

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT:

\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

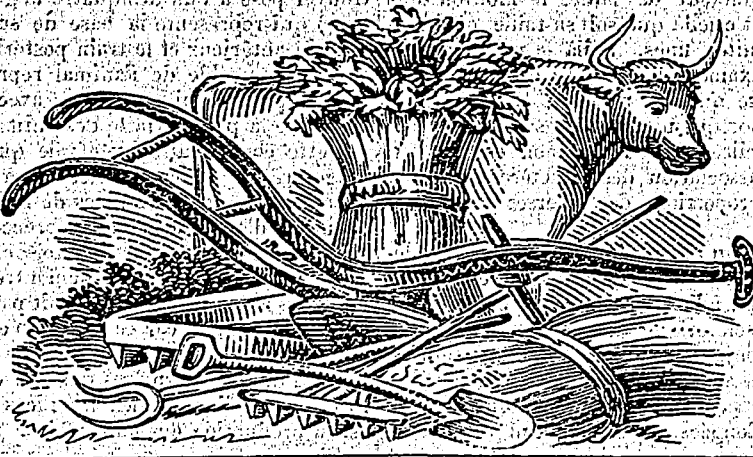
ANNONCES:

le insertion, 10 cts. la ligne 2e " " etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc. doivent être adressés franc

A nos abonnés retardataires

Nous prions de nouveau les abonnés retardataires de payer au plus tôt leur abonnement la Gazette des Campagnes. Le montant que chacun nous doit n'est pas considérable, mais entre nos mains, il formerait un total de près de \$1400. Malgré cela, nous ne croyons pas à la mort prochaine de notre Gazette, comme l'annonçait un certain journal de Québec qui a pu se croire bien informé. Cet état de choses nous met à la gêne, sans doute, mais que chacun des retardataires fasse son devoir, qu'il nous fasse parvenir ce qui nous est si légitimement dû et tout ira bien. Nous avertissons aussi que si la chose devient nécessaire, nous aurons recours à des moyens plus efficaces que ceux de la persuasion.

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine

Type de la beauté dans l'espèce.—Quelle que soit la destination ou l'aptitude du mouton sa conformation doit présenter des caractères généraux qui aux yeux de l'amateur et du praticien constituent un ensemble attrayant. Trop généralement on allie la production des laines fines à la conformation vicieuse, en ne reconnaissant la nécessité d'une bonne conformation que pour l'aptitude à l'engraissement. Cependant l'aptitude à la production des laines fines est parfaitement indépendante des formes du corps; car la finesse de la laine dépend surtout de certains bulbes dans lesquels elle se trouve implantée et qui sécrètent les liquides destinés à la nourrir. Or ces bulbes sont enfermés dans la peau et l'on conçoit facilement que, quelle que soit la conformation des sujets, la peau les couvrira toujours entièrement.

L'aptitude à produire des laines fines n'est donc pas incompatible avec la meilleure conformation, avec celle même des animaux les plus parfaits pour la boucherie. Seulement nous

devons faire ici une distinction nécessaire. Généralement la beauté des formes se rencontre dans le même individu avec la précocité de développement et la facilité d'engraissement; mais quand nous disons que la finesse de la laine peut se rencontrer sur l'animal le mieux conformé pour la boucherie, nous ne voulons pas faire entendre par là que cette finesse peut se trouver chez le sujet qui engraisse facilement à un âge peu avancé. Au contraire, si la laine est indépendante de la conformation, elle ne l'est nullement de l'aptitude des animaux.

Ainsi, on peut admettre une même conformation pour toutes les aptitudes sans que ces dernières n'en soient aucunement affectées. L'animal producteur de laines fines peut avoir des formes aussi bonnes que celui de boucherie, sans amener de changements dans les qualités de sa toison. On ne doit donc admettre qu'un seul type de beauté dans toute l'espèce ovine, pour tous les genres de production; et ce type chez le mouton est celui dont la conformation dénote une grande facilité d'absorption et d'assimilation. C'est à dire que le sujet n'est pas beau, s'il n'est pas en état de fournir beaucoup de viande avec une nourriture relativement faible.

La destination finale du mouton est la boucherie, tout le monde l'admet, et l'animal doit être organisé de manière qu'il donne beaucoup de viande avec le moins de dépenses possibles. Ce type étant trouvé, il ne reste plus qu'à choisir les reproducteurs les plus propres à former une race pouvant produire de la laine fine ou de la viande suivant les circonstances où l'on se trouve.

Le type de la beauté peut aussi bien se trouver dans les races spécialisées pour la boucherie que dans celles dont l'aptitude spéciale est la production des laines fines. Dans les formes dont nous allons donner la description nous ferons donc abstraction de tout caractère de race pour ne voir qu'une conformation générale applicable à toutes les spécialités. Nos lecteurs pourront y voir les caractères distinctifs d'un Leicester, d'un Cotswold, d'un Southdown tout aussi bien que ceux d'un mérinos. Mais nous ne prétendons pas donner les caractères d'aucune de ces races.

Le Livre de la Ferme nous fait connaître dans les termes suivants, les caractères qui constituent la beauté dans l'espèce ovine.

“ Pour répondre le mieux possible à sa destination finale, sans nuire même aucunement à l'accomplissement de sa fonction immédiate comme producteur de laine, le mouton doit d'abord, ainsi que le bœuf, et quelle que soit sa taille, offrir un corps ample avec des extrémités fines. Voilà la première impression que fait naître l'examen d'ensemble du type de la beauté, sous quelque volume qu'il se présente et quelle que soit son aptitude spéciale. Lorsqu'on analyse ensuite les dispositions particulières auxquelles cette impression est due, on trouve qu'elle résulte de l'association des caractères suivants, relatifs aux formes et aux proportions des diverses parties du corps.

“ La tête est fine, légère, au chanfrein droit ou très-faiblement busqué, aux naseaux humides, mais dépourvus de mucosités épaisses et agglutinées, à l'œil grand, vif et clair, d'une expression douce, avec la sclérotique (blanc de l'œil) d'une blancheur éclatante, et la conjonctive rosée sans sécrétion de larmes exagérées. Les cornes sont absentes, ou, quand elles existent, elles sont peu développées, régulièrement contournées, de manière à n'être trop prolongées, ni en dehors, ni en dedans, et à ne pas enserrer la face entre leurs spirales. Le mieux est qu'elles n'existent point, et le but doit être de les faire disparaître toujours.

“ Le nuqué et le col sont courts et minces, ces dispositions s'alliant avec l'ampleur du corps et ne nuisant d'ailleurs à aucune aptitude. Elle favorise au contraire celle à l'engraissement ou à la production de la viande. Le cou court s'unit insensiblement à la poitrine et aux épaules, en s'élargissant à sa base sans démarcation tranchée, et dans ses deux sens, largeur et hauteur.

“ Le garrot est épais, sans aucune saillie, et plutôt avec un léger sillon qui se continue dans toute l'étendue de la ligne du dos, des reins et de la croupe, celle-ci étant plane, large, bien fournie de muscles et soutenue, sans aucune dépression en arrière de ce qu'on appelle le rable.

“ Les épaules sont bien musclées, écartées l'une de l'autre, appliquées sur une poitrine ample, large et profonde, aux côtes arrondies, bien uniformément arquées dans toute l'étendue de la cavité pectorale, de telle sorte qu'aucun sillon vertical ou dépression quelconque n'existe en arrière des épaules; la transition devant être remplie par les muscles de la région. Avec ces dispositions, l'avant-main (le train de l'avant) est autant que possible parfaitement cylindrique, conformation qui doit d'ailleurs se continuer dans le reste du corps, car elle est également favorable au développement des régions musculaires qui fournissent la viande de la plus grande valeur et à l'amplitude des surfaces où croît la laine de la meilleure qualité.

“ La configuration cylindrique du corps..... entraîne nécessairement un dos et des reins larges et charnus, un ventre bien arrondi, ni pendant, ni relevé, des hanches écartées et une croupe droite jusqu'à la naissance de la queue. Avec une poitrine étroite et sanglée, au contraire, se trouvent habituellement le dos tranchant, les reins voûtés, le ventre volumineux, les hanches serrées et la croupe avalée, conformation défectueuse à tous les points de vue; tandis que le corps cylindrique, la croupe droite, s'accompagnent de fesses charnues, pleines, bien descendues, de gigots larges et bien musclés. Dans ce cas, le train postérieur s'unit au corps par un flanc court, sans aucune dépression.

“ Les membres, disposés suivant des aplombs réguliers, sont relativement courts chez le type de la beauté de l'espèce ovine. Ils sont secs et aussi fins que possible. Dans une confor-

mation régulière, le mouton étant bien posé en station, chacun de ses pieds, dont les ongles sont parfaitement égaux et disposés de manière à ce que leur axe forme avec le sol un angle de 45 degrés, leur corne étant noire et solide; chacun des pieds du mouton bien conformé, disons-nous, doit, dans ce cas, se trouver posé à l'un des quatre angles du parallélogramme (carré long) qui représente la base de sustentation. Ce qui fait que le train antérieur et le train postérieur sont également écartés, et que l'ensemble de l'animal représente assez exactement le parallépipède qui a été donné avec raison comme la forme géométrique la plus parfaite des animaux de consommation.

Cette conformation générale que nous fait connaître l'ouvrage précité et ces caractères particuliers sont généralement l'apanage exclusif des races de boucherie; mais on conçoit facilement, d'après les données précédentes que l'on peut mettre sur cette conformation une toison de qualités bien diverses. L'expérience a souvent démontré la vérité de cet avancé; mais lors même que cela ne serait pas, on peut sans témérité l'admettre d'avance; car ce serait un contre-sens que de croire que les conformations vicieuses seules pussent donner des laines fines et que ces dernières dussent disparaître à mesure que les formes s'améliorent chez les races dont l'aptitude particulière est la production des laines fines.

C'est un fait assez général cependant que les races qui nous donnent les plus belles toisons sont mal conformées; mais il ne faut pas croire que l'aptitude de ces races l'exige ainsi; au contraire, ces défauts sont surtout à la charge de l'éleveur qui s'est préoccupé de l'amélioration des toisons, sans porter aucune attention à celle des formes. Il a oublié que les fonctions économiques du mouton ne consistent pas dans la simple production de la laine et que le but final est la production de la viande. Il a oublié aussi que tout produit revient à un prix d'autant plus élevé qu'il a fallu plus de matière première pour le créer. Or, le sujet mal conformé mange beaucoup et tire peu de principes nutritifs de la nourriture qu'il prend. Par conséquent, l'éleveur qui ne se préoccupe pas de la conformation en créant une race à laine fine ne résout qu'une partie du problème et se met dans une position difficile pour soutenir la concurrence.

Encore une fois, l'aptitude est indépendante de la conformation et les belles formes peuvent exister aussi bien dans le mouton à laine fine que dans celui de boucherie. Ce point étant fixé, il ne reste plus à l'éleveur qu'à déterminer les conditions hygiéniques dans lesquelles il placera ses bêtes suivant leur aptitude spéciale. Toute la production du mouton se résume dans ces dernières conditions. Celles qui favorisent le plus la précocité et la facilité d'engraissement sont en opposition complète avec celles qui poussent à la production des laines fines. Il est facile alors à l'éleveur de donner à chaque race les soins les plus convenables et d'obtenir de ses bestiaux les produits les plus abondants et de la meilleure qualité que puisse donner chaque genre de production.

Il est maintenant reconnu que l'aptitude à l'engraissement comporte toujours la production des laines longues et relativement grossières et l'exclusion constante des laines fines. La conformation pourra être excellente dans tous les cas, mais les laines fines et la facilité d'engraissement ne peuvent s'allier à un haut degré dans une même race. Il y a bien ce qu'on appelle des animaux à deux fins qui répondent à des situations particulières, mais ils ne possèdent jamais les deux aptitudes à un degré bien élevé. Ces animaux peuvent être avantageux dans certains cas, mais généralement les races spéciales soit pour la boucherie, soit pour la production des laines fines sont seules d'un entretien lucratif. Suivant sa situation, l'éleveur favorisera l'une ou l'autre de ces aptitudes tout en attachant une grande importance à la

bonne conformation et en prenant pour point de comparaison les caractères du type de la beauté que nous venons de donner. (A. continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

La conscience publique a été grandement soulagée par le jugement qu'ont rendu le 10 courant les juges McKay, Berthelot et Torrance, en cour de révision, dans la fameuse affaire Guibord. Ce jugement, qui renverse celui du juge Mondelet, reconnaît que les cours civiles n'ont aucune juridiction dans les causes ecclésiastiques, et que les funestes maximes gallicanes n'ont jamais fait autorité en Canada. En définitive, l'affaire Guibord, qui a bien eu son côté triste et douloureux, aura rendu des services réels; elle a fait étudier, discuter et approfondir une question importante; elle a mis les catholiques en demeure d'exposer longuement et nettement les droits de l'Eglise, de les établir d'une manière irréfutable, et aujourd'hui ces droits sont publiquement et officiellement reconnus et respectés. Dieu en soit loué! C'est ainsi qu'il tire toujours le bien du mal, et qu'il fait servir à la gloire de notre sainte religion les desseins des pervers et les machinations des impies. La conclusion de cette célèbre affaire prouve encore une fois de plus que la vérité finit toujours par triompher, pourvu que ceux qui la défendent aient le courage de travailler à abattre les difficultés que font surgir la malveillance et les mauvaises passions, et la patience de dévorer bien des ennuis et des désagréments. Luttons donc avec vigueur tous les jours et à chaque heure du jour contre tout ce qui blesse la vérité catholique, et nous finirons non-seulement par faire admirer et aimer cette vérité de ceux qu'elle a eu le privilège de choquer jusqu'ici, mais encore par obtenir qu'elle règne en souveraine dans nos institutions et nos lois, et qu'elle nous dirige dans la voie du véritable progrès. En luttant avec constance et fermeté en faveur de la doctrine catholique, nous pourrions compter avec certitude sur la victoire, car si Dieu nous prête l'appui de son bras, qui pourra nous résister? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Le Concile du Vatican, bien que les Pères aient eu la faculté de prendre congé pendant quatre mois environ, continue sans relâche ses importants travaux. La 87^e congrégation générale a eu lieu le 13 août dernier. Le but principal de cette congrégation était de choisir dix députés pour faire partie, par intérim, de la commission de la discipline ecclésiastique, en remplacement des Evêques de la dite commission qui sont absents de Rome. Mgr. François Blanchet, archevêque d'Orégon-City, compte parmi les dix prélats qui ont été choisis.

Mazzini est sous clef à Gaète et Garibaldi est gardé à vue à Caprera. Ce dernier, dit une dépêche télégraphique, a offert ses services à la France contre la Prusse. L'acceptation d'une offre pareille serait assurément une souillure.

On écrit de Rome le 20 août: "Se trouvant dans un monastère de religieuses, Pie IX, qui les voyait bouleversées par la peur de l'invasion dont tout le monde parle comme d'une chose certaine, leur a dit: "Votre affaire est de prier, mes filles. Puis soyez sans crainte aucune. *Peut-être* ces fous (les garibaldiens) viendront-ils jusqu'au pont de Milvins, mais ils ne franchiront pas les portes de Rome, je vous le dis." Comme les Sœurs lui ont demandé s'il ne viendrait pas encore leur donner sa bénédiction, il a répondu: *Je vous promets de revenir dans un an.*

L'un des rédacteurs du *Monde*, Coquille, excellent écrivain et profond penseur, fait les considérations suivantes à propos de la guerre franco-prussienne et de l'état des choses qu'elle a révélés en France: "Nous nous apercevons combien les Prussiens ont étudié l'art de la guerre depuis cinquante ans. En

suivant ce dessein pendant ce long espace de temps, ils ont formé une nation absolument militaire. La France, au contraire, entravée par ses bouleversements politiques, divisée en puissantes factions qui tour à tour se renversent du pouvoir, a vu tant de fois remanier ses lois fondamentales et ses institutions militaires, qu'elle s'est trouvée un instant surprise, déconcertée par les malheureux débuts de cette guerre. Il a fallu l'effort dont nous sommes témoins pour réparer nos pertes, rassembler la nation sous les armes, et relever l'esprit public. C'est ainsi que les principes démocratiques et césariens, qu'on prétend le salut de la société moderne, en sont le péril suprême. Notre armée n'était pas même au complet quand la guerre a éclaté. On aurait un compte sévère à demander aux ministres qui se sont succédé depuis vingt ans s'ils n'échappaient pas à la responsabilité par leur insignifiance même. Aucun n'a eu le temps d'approfondir les intérêts de son ministère. Au moment décisif, la France s'est trouvée prise au dépourvu.....

"Que dire de notre diplomatie et de la façon dont elle soutient à l'étranger les intérêts de la France? Quels alliés nous a-t-elle ménagés? Notre diplomatie a pris pour l'unité italienne et pour l'unité allemande contre l'intérêt manifeste de la France..... Qui comptait sur l'appui des Italiens et des Autrichiens? La diplomatie a pu nourrir ces illusions: les hommes sérieux ne s'y sont jamais attachés. Que penser du travail souterrain de la diplomatie depuis vingt ans? Il aboutit à une véritable catastrophe. Il y a donc ici une erreur fondamentale, absolue, infinie. Une politique un peu plus clérical nous eût épargné tant de désastres. C'est en effet en suivant une voie contraire à celle qu'indiquaient les cléricaux qu'on les a subis. Ils ne cessaient de répéter que l'unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne s'organisaient contre la France, et ils en donnaient des preuves multipliées. Notre philanthropie a élevé la Prusse et l'Italie pour en recevoir l'accueil dont nous sommes témoins."

Parlant de la bataille de Borny, livrée le 14 août, le *Figaro* dit: "La canonnade dura de quatre heures à cinq. Elle s'interrompit une heure, pour laisser l'infanterie et les mitrailleuses faire leur office, puis elle reprit de six heures à huit heures trente-cinq minutes, ne s'arrêtant que lorsque l'ennemi eut complètement abandonné ses positions. C'était une victoire, et c'est bien certainement le plus glorieux fait d'armes de la campagne. L'ennemi laissait huit mille morts sur le champ de bataille et nous en avons à peine perdu mille!"

On lit dans le même journal les détails suivants sur la bataille de Saint-Privast, livrée le 18 août: "A onze heures précises, de deux côtés, les lignes se couvraient de feu. Canons, mitrailleuses, fusils, tout donnait. Les obus prussiens pleuvaient chez nous, faisant d'affreux ravages. Nos mitrailleuses couchaient les soldats ennemis par rang, comme à Borny. Les vivants prenaient la place des morts. Plus d'un régiment a brûlé toutes ses cartouches, plus d'une batterie a épuisé toutes ses munitions. Jamais on ne s'est tué avec cette rage. La nuit seule, la nuit noire a interrompu la fusillade et la canonnade. Mais nous n'avions pas perdu un pouce de terrain dans cette bataille à distance, tandis que dès sept heures l'ennemi ne se devinait plus qu'au jugé. Il s'était replié, toujours silencieux et sombre, dans la forêt de Moyeuves. C'est encore une victoire, mais les pertes sont considérables des deux côtés."

Faisant la description d'un champ de bataille près de Gorze, un correspondant du *Monde* écrit: "Les corps, en certains endroits, sont serrés les uns contre les autres; il semble que l'on ait fauché! Ce sont les mitrailleuses qui ont accompli leur sanglante besogne. J'ai vu un ravin où nous avons tenu l'ennemi immobile sous notre feu pendant une demi-heure. Les corps sont si serrés qu'ils ne peuvent arriver à terre: ils se tiennent

arc-boutés les uns contre les autres. Peut-être sous cet amas de corps, de hachis, y a-t-il un malheureux blessé à demi-étouffé. Sur la droite, non loin de Gorze, se trouve une allée de sapins sombre. C'est là qu'au début de l'affaire, se tenaient nos avant-postes. Une compagnie tout entière y est couchée; chaque homme a conservé son attitude; le lieutenant a encore une main dans la poche."

Les dépêches du 11 et du 12 septembre nous disent que les Prussiens sont en marche sur Paris et qu'ils arriveront bientôt. Il paraît que le roi Guillaume ne veut pas traiter de la paix avec les républicains français. En marchant sur Paris, son but est de renverser le gouvernement républicain, afin que la fièvre révolutionnaire ne pénètre pas en Allemagne. Dans sa captivité, Napoléon est traité avec les égards dus à un empereur.

Exposition Provinciale de 1870

1er article.

Lundi, mardi, mercredi et jeudi, nous assistions à une grande exposition provinciale de tous les animaux de ferme, des instruments et produits de l'industrie canadienne, tenue à Montréal par le Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

Cette année l'exposition se présentait dans les conditions les plus satisfaisantes. Les pompeuses annonces n'ont pas manqué et même tous les exposants du monde entier y ont été conviés. D'un autre côté, les progrès réalisés par notre agriculture nous faisaient espérer d'y voir plus d'exposants et plus d'objets exposés. Notre espérance a été trompée; et dans son ensemble l'exposition de 1870 est de beaucoup inférieure à 1868.

Il est vraiment étonnant de voir un pays comme le Canada, où l'on compte beaucoup d'éleveurs progressistes, ne présenter aux expositions provinciales qu'un nombre relativement restreint d'animaux de ferme. Quelle est donc la cause de cette abstention presque générale? car enfin cette qualification est parfaitement justifiable quand on voit dans l'espèce bovine, par exemple, à peine 150 sujets exposés et le reste à l'avenant.

Doit-on l'attribuer à l'apathie des cultivateurs? La chose ne serait pas raisonnable. Dans toutes les paroisses de la Province de Québec, le progrès est constant; les animaux et les cultures se transforment, s'améliorent lentement, il est vrai, mais sûrement. Si le cultivateur canadien était apathique nous ne le verrions pas améliorer ses bestiaux et ses procédés culturels, et surtout nous ne le verrions pas, lui si économique, faire des déboursés assez élevés pour l'achat de reproducteurs améliorateurs et d'instruments perfectionnés. L'apathie du cultivateur n'est donc pas ici en cause ou du moins, elle ne l'est que très-peu. Il faut chercher ailleurs la cause de cette abstention déplorable. Trop souvent, on prime des sujets certainement très-remarquables au point de vue de l'engraissement, mais dont la conformation laisse à désirer. La graisse cache bien des défauts et les juges dont nous reconnaissons l'intégrité s'y laissent quelquefois prendre. Ce n'est pas toujours une faute d'accepter comme qualité un embonpoint même assez avancé. Le Durham, par exemple, animal de boucherie supérieur doit se présenter sous ses véritables dehors; mais la vache et le taureau destinés à la reproduction doivent-ils être mieux vus parce qu'ils sont très-gras? C'est presque un non-sens. Les animaux qui n'appartiennent pas aux races de boucherie, dont la spécialité est la production du lait, ne doivent pas non plus être primés pour leur graisse. Ce manque de discernement est certainement une des principales causes de l'abstention que nous déplorons.

Nous en avons une autre cause dans l'importance que les organisateurs de l'exposition se semblent attacher aux animaux importés. L'importation des reproducteurs étrangers est toujours

coûteuse, trop coûteuse même pour être à la portée de plusieurs. Les importateurs acquièrent alors une réputation qui sert d'épouvantail vis-à-vis des concurrents moins fortunés. Les choses tourneraient autrement si, dans l'examen des sujets on procédait par comparaison, si l'on comparait ensemble tous les animaux appartenant aux différentes races de boucherie; puis si l'on faisait de même envers les races laitières au point de vue de la production du lait, bien entendu.

Le succès restreint de l'exposition de 1870 porte avec lui son enseignement. Le Conseil d'agriculture est, nous n'en doutons pas, animé des meilleures intentions, nous devons donc espérer qu'à l'avenir la voie qu'il suivra sera meilleure, qu'il laissera de côté toutes les questions de caprice et de fantaisie pour entrer dans le domaine de la réalité, pour donner un résultat pratique à ses expositions, et pour montrer à tous les éleveurs qu'il veut leur enseigner la marche la plus judicieuse que doivent suivre les améliorations.

L'emplacement destiné à recevoir les objets exposés est très-spacieux et il aurait pu aisément en loger deux fois autant qu'il y en avait. Cependant, quelques départements étaient fort gênés, le département de l'industrie et celui des produits agricoles entre autres présentaient un ensemble un peu choquant par le désordre qu'avait fait naître le peu d'étendue du local; mais les visiteurs, malgré le malaise qu'ils éprouvaient dans cet espace resserré, ont bien compris que le Conseil d'agriculture, avait fait tout ce qu'il lui était humainement possible de faire. Le temps très-court qu'il a eu à sa disposition pour préparer les choses a été judicieusement employé et nous ne pouvons que louer sa diligence.

Les visiteurs ont été nombreux mercredi et surtout jeudi. C'est un fait que nous aimons à signaler quoique ce ne soit pas un fait agricole. Il démontre que la population canadienne et même celle des villes porte intérêt aux choses de l'agriculture. C'est certainement un bon augure pour l'avenir. Un peuple n'est riche que par son agriculture. Elle seule augmente la richesse générale d'un pays parce qu'elle tire ses matières premières du sol. L'industriel qui utilise les produits locaux ne fait que rendre ces produits plus vendables. L'industriel qui importe ses matières premières de même que le marchand importateur appauvrit son pays tout en remplissant sa caisse. De ces trois catégories d'hommes, le cultivateur seul enrichit son pays et comme tel, il l'emporte sur tous les autres. Il mérite donc beaucoup de déférence cet homme de labeurs qui tient dans ses mains la vie de ses compatriotes et la prospérité de son pays et nous sommes singulièrement flattés lorsque nous voyons son mérite reconnu.

Voici, d'une manière générale, quelle a été notre impression sur les objets agricoles présentés à l'exposition de cette année:

L'espèce chevaline était très-bien représentée tant sous le rapport du nombre que sous celui de la qualité. L'amélioration réalisée dans cette espèce est vraiment remarquable, et prouve combien il est facile d'améliorer une espèce animale lorsqu'on prend les moyens convenables. Les étrangers même qui suivent de loin nos progrès ont été tout surpris de voir avec quelle facilité et quelle rapidité notre race chevaline se transforme. Ils attribuent presque généralement ce résultat à l'heureux choix de la race amélioratrice et ils reconnaissent que la Province de Québec avance plus rapidement dans cette voie que celle d'Ontario. Un de nos amis haut-placés nous disait pendant notre visite à l'exposition, que les éleveurs d'Ontario avouaient qu'ils s'étaient trompés complètement dans leur importation de Clydes, tandis que nous avions obtenu de magnifiques résultats avec celle du Percheron. En effet, disaient-ils, le Percheron a autant de force que le Clyde, et il lui est préférable par son action plus rapide. D'après eux le croisement percheron-canadien est

de beaucoup supérieur au croisement Clyde-canadien. Nous partageons cette opinion, car l'animal épais et charnu qui résulte de l'emploi du Clyde comme reproducteur, ne peut acquiescer cette agilité et cette vigueur indispensables à l'espèce chevaline sous notre climat. Bien plus, nous sommes convaincu que le cheval canadien n'a aucunement besoin d'un sang étranger pour s'améliorer et satisfaire aux nouvelles exigences de la culture. La sélection, aidée du bon régime et de soins judicieux, peut améliorer notre cheval aussi rapidement et plus sûrement que tous les croisements passés, présents et futurs.

Il possède déjà la force et l'agilité, il ne lui manque que la taille, et cette taille peut s'acquiescer en quelques générations par une bonne nourriture surtout dans le jeune âge et par l'emploi de reproducteurs mâles et femelles qui ont terminé leur croissance. Les éleveurs anglais ont un dicton appuyé sur une longue expérience; ils disent: cherchez la taille de vos chevaux dans le sac à avoine, mais jamais dans le volume des reproducteurs.

Une des causes les plus fréquentes de la dégénérescence de notre espèce chevaline est la pauvreté de l'alimentation que reçoit le poulain pendant sa croissance. Le poulain est mal nourri et on pense généralement qu'il faut en agir ainsi sous peine de voir la race perdre ses qualités. C'est tout simplement un préjugé. Raisons-le disparaître et nous gagnerons beaucoup plus qu'en dépensant des sommes considérables pour l'importation de reproducteurs étrangers.

(A continuer.)

J. D. SCHMOUTH, P. A.

De la manipulation du fumier d'étable

Nous venons consigner les résultats d'expériences très-intéressantes faites en Angleterre, par M. le professeur Volcker, relativement à la manipulation rationnelle de l'engrais d'étable. D'après ces expériences aussi nombreuses qu'étendues, M. Volcker établit que :

10. Le fumier frais d'étable ne contient qu'une faible quantité d'ammoniaque libre.

20. L'azote se trouve dans l'engrais frais d'étable, surtout sous la forme de combinaisons organiques insolubles.

30. Les principes organiques et inorganiques insolubles sont des fumures d'une plus grande valeur que les substances insolubles. On devrait donc porter la plus grande attention à la réunion et à la conservation des parties liquides du fumier; il faut les recueillir dans des récipients imperméables, et éviter leur accumulation sur les champs.

40. La solubilité du phosphate de chaux est beaucoup plus grande qu'on ne l'admettait jusqu'ici.

50. L'urine fraîche des chevaux, des vaches et des porcs ne contient pas de phosphate de chaux en quantité déterminable, tandis qu'il se trouve en forte proportion dans le purin; celui-ci a donc plus de valeur que l'urine fraîche.

60. Le meilleur moyen de prévenir toute déperdition d'engrais, c'est de conduire le fumier d'étable dans les champs, aussitôt que les circonstances le permettent.

70. Sur des champs argileux on n'aura pas lieu de craindre des pertes, même lorsque le fumier est épandu et qu'il n'est pas enterré de suite. L'engrais frais et même consommé contient peu d'ammoniaque à l'état libre, attendu qu'il n'est formé par la fermentation; mais, comme la fermentation est empêchée par l'épandage sur la surface du champ, il ne peut en résulter une perte des principes volatils de l'ammoniaque.

80. L'engrais consommé contient bien plus de matières organiques et inorganiques solubles que le fumier frais.

90. L'engrais consommé contient proportionnellement plus

d'azote que le fumier frais.

100. Une quantité donnée de fumier consommé est d'une plus grande valeur qu'un égal de volume de fumier frais.

110. Lors de la fermentation du fumier, il y a une forte quantité de substances organiques qui se répandent dans l'air sous forme de carbonate et autres gaz.

120. Avec une fermentation bien conduite, il ne peut y avoir une perte sensible d'azote.

130. Pendant la fermentation, il se forme des substances humeuses et du sulfate de chaux, qui servent à fixer l'ammoniaque.

140. Pendant la fermentation, le carbonate de chaux devient plus soluble.

150. Dans les parties intérieures échauffées du tas de fumier, il se volatilise de l'ammoniaque; mais il est de nouveau fixé dès qu'il touche aux couches refroidies de l'extérieur.

160. L'ammoniaque ne se volatilise pas à la surface des tas de fumier fortement comprimés; on ne devrait donc jamais y toucher sans une nécessité absolue.

170. Une fermentation trop longtemps prolongée n'est pas favorable.

180. Le fumier d'étable perd d'autant plus de sa valeur, qu'il est resté plus longtemps exposé en petit tas aux intempéries de l'hiver.

190. Cette perte n'a pas tant lieu par la volatilisation de l'ammoniaque que par le lessivage, par la pluie et l'eau.

200. La perte en ammoniaque et en matières fertilisantes solubles est moins grande par un temps sec que par un temps pluvieux et humide.

210. L'engrais consommé perd plus par la pluie que le fumier frais.

220. Les matières fertilisantes sont conservées le plus convenablement dans un endroit couvert.

230. Lorsque l'on donne une forte litière aux animaux, le fumier est trop sec pour entrer rapidement en fermentation dans une place à fumier couverte; cette place devra dans ce cas être établie à l'air libre, ou le fumier peut être souvent arrosé avec du purin ou de l'eau.

240. La méthode la plus mauvaise de produire les engrais est leur fabrication dans des cours ouvertes, attendu qu'une grande partie des substances les plus utiles s'évapore dans un court espace de temps; on peut, dans ce cas, admettre qu'au bout d'une année, il ne reste plus que le tiers du poids primitif, et que celui-ci ne vaut pas le même poids d'engrais frais.

—Revue d'économie Rurale.

CORRESPONDANCE

M. l'Editeur,

Je remarque depuis longtemps un fait que je ne saurais m'expliquer; c'est peut-être l'absence de lumières suffisantes, cependant je m'en console facilement, car il ne saurait l'être non plus, par les personnes qui me donnent l'occasion d'en faire la remarque.

On se dit chaud partisan de l'agriculture, on est tout feu pour la prospérité de son pays, mais on méprise, on déteste, on débâture contre les écoles d'agriculture et même contre ceux qui ont l'incroyable folie de consacrer une couple d'années à l'étude de la science agricole. A mon avis, comme à celui des gens pourvus de ce qu'on appelle du gros bon sens, ces maisons sont pourtant les seules capables de donner à notre culture, si longtemps négligée, les soins qu'elle nécessite. C'est, ma foi, n'être pas conséquent avec soi-même, que d'avoir un but et de refuser de prendre les moyens d'y arriver.

Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le plus grand nombre de ces prétendus amis de l'agriculture, qui ne sont habiles qu'avec la langue, ne connaissent rien de ce qu'on enseigne dans ces maisons si utiles, qui sont le point de mire de ces savants de la vieille école. On fait de beaux raisonnements, mais par

malheur, ils ne servent qu'à prouver la faiblesse ou la mauvaise foi de leurs auteurs. En effet, la première condition de tout raisonnement, c'est que les arguments sur lesquels on s'appuie soient vrais, et nos fameux logiciens appuient les leurs sur des avances mensongères, qu'ils ne sauraient prouver au besoin.

Ca coûte trop cher au Gouvernement, dit-on; les élèves n'apprennent presque rien et il y en a même qui sont assez indulgents pour dire que ces institutions font plus de mal que de bien.

La reconnaissance me fait un devoir de prouver le contraire et c'est ce que je vais essayer de faire. Je compte sur l'indulgence des lecteurs et s'il me faut une raison pour l'obtenir, je leur donnerai celle du maniement de la fourche que je réitère plus souvent que celui de la plume.

Ca coûte trop cher au Gouvernement; eh bien, de tous les argents volés chaque année par le gouvernement, ce sont, sans contredit, les mieux employés si l'on considère les services que notre culture exige et que les écoles lui rendent. D'ailleurs est-ce que ces \$2000 ne peuvent pas rapporter le centuplé au Gouvernement? Comment cela dites-vous?

En favorisant l'agriculture, le Gouvernement attache d'abord les jeunes gens au sol canadien, et au lieu d'aller dépenser leur vie au service d'un peuple étranger, ils emploieront leurs forces pour la prospérité du pays. Et encore, toutes les terres bien cultivées rapporteront, je pense, plus de \$2000 au Gouvernement par année. On oublie que c'est la prospérité agricole qui fait la richesse d'un pays en donnant des bras et des cœurs d'abord et ensuite en alimentant le commerce et l'industrie.

Maintenant, Messieurs les routiniers, je vais vous prouver que les élèves ne perdent pas leur temps, et pour cela, je vous donnerai un faible aperçu de ce qu'ils apprennent et vous verrez vous-mêmes l'avantage qu'ils peuvent en retirer.

L'agriculture, est à la fois art, métier et science. La théorie qui en fait un art met l'homme à même de raisonner son travail, et c'est ce que ne peut faire celui qui fait de l'agriculture un métier simplement.

Par l'étude de l'agronomie, science plus vaste qu'on le croit généralement, on n'apprend pas à tenir les mancherans d'une charrue, mais on apprend à connaître la nature d'un sol, on voit les principes qui lui manquent pour produire certains grains. Comme vous voyez, ça facilite d'une manière notable la culture, et de plus, le cultivateur, après avoir donné à la terre les principes nutritifs qui lui manquaient pour bien pousser telle ou telle plante, peut compter aussi sûrement qu'il est possible de le faire en agriculture, sur un bon produit.

Ceci est peu de chose, mais il faut cependant le savoir et pour le savoir, il est nécessaire de fréquenter les écoles d'agriculture.

On enseigne encore une autre chose que vous ne savez pas et cependant c'est bien la base de l'agriculture que les engrais, surtout quand on sait en augmenter la qualité et la quantité. Ceci s'obtient par l'emploi de matières inutiles et souvent même nuisibles que l'on met en contact avec d'autres matières fertilisantes, tel que le fumier, qui, en amenant la décomposition, partage avec elles les principes nutritifs qu'il possède en abondance. Un simple raisonnement nous montre l'importance qu'il y a de connaître la nécessité d'une grande masse d'engrais dans la terre.

Les plantes que pousse la terre chaque année enlèvent à cette dernière les principes nutritifs qu'elle contenait, et comment peut-on espérer ensuite de cette même terre une bonne récolte, si l'on ne lui rend pas les aliments qu'il lui faut pour nourrir les plantes qu'on y sème. Voilà une chose qu'il est nécessaire de savoir, si l'on veut faire de l'agriculture un art et non un métier. Ces connaissances sont tellement nécessaires, que sans elles, aujourd'hui, le préjugé des villes, qui semble dire que la culture est indigne de l'homme, ne saurait être détruit, et comme autrefois, il n'y aurait que la classe ignorante qui cultiverait, et la culture, par conséquent, resterait sans cette amélioration qu'il est nécessaire de lui donner, si l'on veut qu'elle devienne plus générale et qu'elle fasse l'occupation des gens capables de la relever.

Je demande pardon au lecteur d'être entré dans de si longs détails, ils m'ont paru nécessaires pour prouver que la bonne culture exige un peu d'étude.

Peut-on dire, maintenant, que les écoles d'agriculture font plus de mal que de bien sans faire preuve d'une grossière ignorance ou d'une mauvaise foi enrichie de préjugés.

Il serait à désirer que les sacrifices que font les hommes qui

dirigent ces institutions fussent mieux compris. Le dévouement des hommes qui consacrent leur vie à l'enseignement de la science agricole mérite d'être apprécié à sa juste valeur; j'espère qu'il le sera plus tard, car ce n'est qu'hier, qu'a été donné l'élan pour l'amélioration de notre culture, que des jeunes gens instruits ont compris qu'ils avaient devant eux une carrière qu'ils ne sauraient trouver à l'étranger et que des hommes haut placés ont senti qu'il était de leur devoir d'apporter une pierre à l'édifice en encourageant ce noble état de nos ancêtres.

Il reste maintenant aux jeunes gens à voir s'ils doivent prêter l'oreille aux préjugés de l'ignorance, ou si la culture mérite un peu d'étude. S'ils prennent le dernier parti, comme il est à espérer, les écoles d'agriculture leur enseigneront ce qui leur manque en fait de connaissances agricoles, pour faire d'eux d'intelligents cultivateurs qui sauront apprécier l'indépendance de leur état tout en rendant service à leur pays par le bon exemple qu'ils pourront donner.

JEAN E. TERU.

Elève de l'Ec. d'Ag. de Ste. Anne.

20 septembre 1870.

Pétite chronique

Nous jouissons toujours d'une température exceptionnellement favorable aux travaux de la moisson. Depuis de longues années, le cultivateur n'avait eu une facilité aussi grande pour engranger ses produits de toutes sortes. Souvent des pluies fortes et de longue durée venaient détériorer ses récoltes et même anéantir ses plus belles espérances; souvent les grains bien venus, les épis volumineux et bien nourris perdaient leur valeur. Cette année, tout va pour le mieux; il est bien vrai que la végétation n'a pas été des plus vigoureuses pendant la belle saison et que le cultivateur craignait un peu le déficit dans ses récoltes; mais le magnifique automne dont nous jouissons lui permet de recueillir dans les meilleures conditions possibles les produits que la Providence a daigné lui accorder. De sorte qu'en définitive, les récoltes de 1870 seront supérieures aux récoltes moyennes du pays.

Dans la nuit du 15 au 16 courant, une légère pluie est venue arroser la terre. C'est la seule pluie que nous ayons eue depuis une vingtaine de jours. Elle a permis à quelques cultivateurs de commencer leurs labours d'automne sur les terres poreuses. Les sols argileux et compactes sont encore trop durs pour permettre le passage de la charrue.

Un de nos amis nous écrit, que dans les paroisses du nord du fleuve, en haut de Trois-Rivières, le blé ne donnera pas un produit très-élevé, mais que les avoines sont assez belles. Celles surtout que l'on a semées sur labour d'automne sont excellentes. Ce résultat doit certainement encourager les cultivateurs à faire le plus de labours possibles en automne. Une terre labourée en automne acquiert des principes fertilisants dont sont privées celles que l'on ne labore qu'au printemps.

La terre labourée étant plus meuble absorbe une grande quantité de gaz que l'eau ou la neige emportent avec elles. Si la terre est dure l'infiltration est presque nulle ces éléments de fertilité sont emportés au loin. Ce sont les terres argileuses surtout qui bénéficient de cette infiltration.

— L'exhibition annuelle de la Société d'agriculture de la ville de Sherbrooke aura lieu, Samedi, le 1er Octobre prochain.

— Celle de la Société No. 1 du Comté de Compton aura lieu à Cookshire, Mardi, le 27 de Septembre courant.

— Il paraît que, dans l'Exposition Provinciale qui a lieu à Montréal, M. Cochrane, de Compton, exhiba à lui seul des animaux pour une valeur d'au-delà de cent mille piastres.

— M. le Chevalier Larocque, de Montréal, ex-Zouave Pontifical, vient d'acheter la magnifique ferme de M. O. Camirand, de cette ville, laquelle est située dans le beau canton de Compton. Le prix d'acquisition est de \$8,000, qui ont été payées comptant. M. Larocque doit venir y résider prochainement et en faire une ferme modèle.

— MM. Rivard, Lajoie, Gouin, Shortis et Mailhot ont formé une société ou compagnie à fonds social, et ont établi à Ste. Anne de Yamachiche, district des Trois-Rivières, une manufacture de laine sur un grand pied. On espère même que la fabrique sera en opération sous un bref délai.

— Le gouvernement de Québec vient de souscrire \$3,000 pour les incendies de l'Ottawa.

— Suivant le *Times* d'Ottawa, on a pris 140,000,000 de morues sur les côtes de Terre-Neuve cette année.

— Un correspondant de l'*Advertiser* du Cap Ste. Anne, écrit en date du 10 de Canso, que la pêche du maquereau est très-abondante. Le poisson se tient près des côtes, de sorte que les Américains ont peu de chance.

— Les revenus des douanes et des impôts ont rapporté, pendant les mois de juillet et août, un montant dépassant d'un demi-million les revenus de la même période, l'an dernier.

— On calculait qu'il y avait 37,000 étrangers à Montréal le 14 septembre, venus pour visiter l'exposition, et on en attendait 25,000 pour le lendemain. Le 1er jour au-dessus de 1,000 billets d'entrée à l'exposition, à 50 centins, ont été vendus. Les jours suivants le prix d'entrée n'a été que de 25 centins.

— La *Minerie* de Montréal nous affirme que la Chambre locale de Québec sera convoquée pour la mi-novembre.

— La municipalité de St. Anselme a voté \$20,000 pour la construction du chemin à lisse de Lévis à Kennebéc. C'est un bel exemple à offrir aux municipalités qui auraient intérêt à voir la confection du Chemin de fer du Nord se réaliser.

— L'exhibition annuelle de la société d'agriculture du comté de Pontiac aura lieu le 5e jour d'octobre prochain à Clarendon-Centre, à 10 heures A. M.

— Dimanche le 28 août dernier, avait lieu chez M. Joseph Chicoine, un de nos abonnés de St. Pie, comté de Bagot, une fête agricole à l'occasion de l'inauguration d'une machine à broyer le lin, que ce Monsieur, vient de construire. Plus de 500 cultivateurs y étaient présents. M. le curé de l'endroit a bien voulu s'y rendre pour faire la bénédiction d'une cloche destinée à l'établissement. La machine à broyer le lin en question est une des mieux perfectionnées et mérite l'encouragement des cultivateurs. Succès donc aux dignes entreprises de M. Chicoine, qui peut être réellement placé au nombre des bienfaiteurs de la classe agricole.

RECETTES

Procédé pour saler les porcs, dit à l'américaine.

- Pour deux cents livres de porc on prend :
- Sel blanc ou sel marin pilé. 10 livres.
- Sucre blanc pilé. 4 —
- Salpêtre pilé. 1 —
- Poivre blanc en poudre. 1 once.
- Cloves de girofle en poudre. 1 —
- Ail à volonté.

On fait sécher le sel dans une marmite, on met le tout mêlé ensemble dans un vase, et on sale la viande toute chaude si on le peut. Il est nécessaire que chaque morceau de viande soit bien entouré ou bien garni du mélange contenu dans le vase.

Moyen pour guérir les coupures.

Les feuilles de géranium guérissent assez promptement les coupures, écorchures et autres plaies de ce genre. On prend une ou plusieurs feuilles de cette plante, que l'on écrase un peu sur un linge, on l'applique ainsi sur une plaie, et il arrive souvent qu'une seule feuille suffit pour la guérison. Elle s'attache fortement à la peau, aide au rapprochement des chairs, et cicatrise la blessure en peu de temps.

Moyen pour guérir le rougo chez les dindons.

La mortalité fait de grands ravages chez les dindons, lorsqu'ils poussent leur rouge. On peut éviter cette maladie en mêlant à leur nourriture, à partir du quinzième jour de leur naissance, des oignons hachés, tubercules en vert, jusqu'à ce que le rouge ait complètement paru.

Moyen pour guérir les panaris.

Versez de l'extrait de sature ou nitrate de plomb dans un demi-pinte d'eau tiède, jusqu'à ce que l'eau ait la couleur du lait. Avec cette eau blanche formez un cataplasme avec de la mie de

pain et faites bouillir jusqu'à la liaison du pain. Mettez soir et matin un cataplasme à chaud ainsi préparé sur le panaris, faites baigner le doigt dans l'eau blanche, et, en cas d'enflure, dans une décoction d'eau émoullente quelconque. En agissant ainsi, on est assuré d'une prompte guérison. Il faut impérieusement enlever les peaux mortes et percer le mal venu à maturité, ce qui se reconnaît facilement.

Société d'agriculture de l'Islet.

Nos lecteurs voudront bien se rappeler que jeudi prochain, le 29 septembre, aura lieu à St. Roch des Aulnais l'exposition agricole de la Société d'agriculture de l'Islet. Nous espérons que les cultivateurs de ces localités s'empresseront d'encourager les nobles efforts des Directeurs de cette Société, en envoyant leurs animaux et leurs produits sur les lieux de l'Exposition.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXVII

Le docteur noir reparait

George France et sa compagne continuèrent à causer, ou plutôt Georges continua à causer, tandis que la jeune fille l'écoutait en marchant à côté de lui.

Ils avaient presque traversé le second bois, lorsque l'idée du danger revint à l'esprit de Georges France.

— N'est-il pas étrange que nous ne soyons pas poursuivis ? dit-il.

— Mon oncle a perdu trop de temps à fouiller le jardin, répliqua la jeune paysanne. Quand il aura la certitude que vous avez échappé, il ne fera pas un pas de plus sans les ordres de l'Italien, Matteo, dont il est l'esclave en toutes choses.

— Et Matteo dort encore, vous croyez ?

— Il ne s'éveillera pas avant plusieurs heures d'ici. Je l'ai entendu parler à mon oncle de l'effet que devait produire la drogue qu'il vous destinait, et cela pendant qu'il la préparait.

— Vous êtes sûre que vous ne vous trompez pas relativement à la réputation que vous attribuez au village de Merton ?

— On prétend qu'il est le réceptacle de tous les gens sans aveu du pays ; mais c'est un ancien village breton, et partout où il y a des Bretons, on est certain de trouver des hommes honnêtes.

— Nous verrons à les trouver, dit Georges également ; la seule difficulté sera de commencer nos recherches.

Ils avaient quitté le sentier, et étaient entrés dans l'espace découvert, où les trois chemins mentionnés par la jeune fille formaient embranchement. Une large croix de pierre marquait leur jonction.

— Quel chemin devons-nous prendre ? demanda Georges.

— Celui à droite, répondit Betty.

Elle avait levé la main pour indiquer la direction, quand elle recula en jetant un cri, et en saisissant fortement Georges France par le bras.

— Un homme s'était dressé soudainement au pied de la croix, et s'avança vers eux au milieu de la route.

— Vous prendrez le chemin à gauche, Monsieur Georges France, dit-il ; celui à droite serait impossible.

Georges crut reconnaître la voix ! Était-ce un songe ou une réalité ?

Les rayons de la lune tombaient en plein sur les traits noirs et les yeux brillants du docteur Narjal.

Avant que le jeune homme eût eu le temps d'exprimer son étonnement, le docteur indiqua la jeune fille, et demanda :

— Qui est cette personne ? sa compagne convient peu, il me semble, à quelqu'un qui s'est embarqué dans une si périlleuse entreprise.

— Sans elle répondit Georges, cette nuit aurait été ma dernière. Je dois la vie à sa prudence et à son courage.

Et il raconta brièvement au docteur les incidents de son voyage et ses aventures dans le château noir.

Ce faisant, ils avaient, selon l'indication du docteur, pris la route à gauche, et quand Georges eut fini son récit ils étaient arrivés à un quart de lieue du village de Merton.

— C'est le chemin le plus long, dit Narjal, mais le plus sûr, car l'autre est soigneusement gardé, et une souris n'entrerait pas à Merton, inaperçue. Assurément, ajouta-t-il, vous courez de grands dangers dans ce village, et, pour cette raison, je vous conduirai dans une hutte près de la baie, qui est habitée par une vieille femme et sa fille, dont le père et le frère sont en mer. Vous resterez là cachés jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

— Pourquoi ce délai ? demanda Georges avec impatience.

— Parce que la ruse réussira où la force ne servirait à rien. La tour est bien gardée, trop bien gardée pour qu'on approche impunément pendant le jour.

— Où est Mortagne ?

— A Liverpool, pour acheter un navire et faire un voyage en Orient.

— En Orient ?

— On y tient là mieux qu'ici un oiseau captif, dit le docteur noir d'un ton significatif.

Georges sentit le rouge de la colère lui monter au visage, et il serra les poings convulsivement.

— Le misérable ! murmura-t-il ; j'ouvrirai la cage et je punirai le géolier.

Le docteur eut un sourire froid et moqueur.

— Nous sommes faibles, dit-il, et la ruse est l'arme des faibles ; autrement nous serions impuissants. Vous aurez soin de ne pas quitter la chaumière du pêcheur avant la tombée de la nuit, et pas avant que vous ayez entendu parler de moi.

— A quelle distance est cette chaumière de la tour ?

— Un demi quart de lieue ; vous la verrez des fenêtres. Mais nous perdons du temps. Ce chemin conduit à la baie, et il faut que vous soyez rendu avant la chute du jour.

Ce disant, le docteur prit par un étroit sentier, qui serpentait à travers des bruyères, et descendit brusquement sur le rivage.

XXIX

Comment Georges France pénétra dans la tour du phare

La baie de Merton est l'un des endroits les plus sauvages et les plus désolés qu'on puisse rencontrer sur la côte d'Angleterre.

Des rochers gigantesques, que la mer a taillé en des milliers de formes fantastiques, dominent les vagues qui rugissent et écument à leur base.

Sur cette terrible côte, que la nature semble avoir faite de fer pour la mettre en état de résister à la furie incessante des ouragans et aux dents de la tempête, la bataille entre l'eau et la terre est perpétuelle.

Sur une portion de rocher qui s'avance au loin dans la mer et forme un des points du demi cercle de la baie, s'élevait une construction aussi solitaire qu'elle était singulière, connue depuis le temps de son érection, c'est-à-dire depuis des siècles, sous le nom de la tour du phare.

Cette tour était de larges dimensions, à plusieurs étages contenant chacun de nombreux appartements. La base de l'édifice était en granit ; les blocs, couverts de mousses et de plantes marines, semblaient n'être qu'une continuation des rochers qui formaient les fondements de l'édifice.

Le toit, qui était plat et pavé de pierres, était surmonté d'une cage en fer.

C'est dans cette cage qu'on mettait le feu à des morceaux de bois, dont la lueur, grâce à l'élevation de la tour, se voyait de très loin en mer.

Mais il y avait longtemps qu'on avait cessé d'allumer des feux, et les habitants de cette côte inhospitalière regardaient comme une source de revenus pour eux ces rochers contre lesquels ils mettaient jadis les navires en garde. Souvent des vaisseaux étaient venus se briser sur ses rochers au milieu des clameurs joyeuses de ces misérables, plus cruels que la tempête.

Une chaîne de rochers, presque infranchissables à marée haute, reliait la tour avec la terre ferme.

Les habitants du village et de la baie de Merton avaient été dernièrement surpris de voir arriver Matteo, l'italien borgne, devenu propriétaire de la tour, et plusieurs individus au visage noir,

portant des turbans, des vêtements flottants, et escortant une voiture fermée qui renfermait deux dames.

Ces deux dames étaient, comme on l'a déjà deviné, Emma Keradeuc et son amie, que Mortagne avait envoyées dans la tour en attendant qu'il pût leur faire quitter l'Europe.

Un jour s'est écoulé entre cette nuit d'aventure, que nous avons décrite dans les chapitres précédents, et le soir où Emma et Jeanne, assises dans le coin d'une fenêtre au premier étage de la tour, promenaient leurs regards sur l'immense étendue des cieux, qui se berçaient sous les pâles rayons de la lune.

Emma Keradeuc est bien changée.

Quelques jours de souffrances morales avaient produit sur elle l'effet de plusieurs années.

Les larmes, qui étaient maintenant rarement absentes de ses yeux, avaient voilé son regard, et les roses de son visage avaient fait place à une sorte de pâleur mortelle.

Mais même le chagrin ne pouvait effacer les charmes de sa personne. Il avait changé son aspect, et c'était tout.

Jeanne aussi était changée : elle était plus mince ; sa figure était fatiguée ; le sombre azur de ses yeux était plus voilé ; son regard était plus fixe, plus rêveur.

La pièce dans laquelle elles étaient assises était petite, et communiquait avec deux autres servant de chambres à coucher aux deux jeunes filles.

Les murailles, peut-être pour cacher leur construction grossière, étaient couvertes de tapisseries, de vieilles tapisseries dont les dessins avaient été effacés par la main du temps.

Dans l'ameublement, qui était nouveau, il y avait de la prétention au luxe, et il était évident qu'on avait cherché à rendre cette pièce aussi confortable que possible.

Une lampe de bronze était suspendue par une chaîne au plafond, et éclairait l'appartement. La fenêtre, taillée dans l'épaisseur du mur, avait vue, ainsi que nous l'avons dit, sur la mer, qui, de ce côté de la tour, battait perpétuellement sa base de granit.

Le seul moyen d'atteindre à cette fenêtre du dehors était de monter sur les rochers du côté de la terre, et en se tenant aux projections, de tourner sur les bords étroits, formés par les blocs de pierre avec lesquels la tour était bâtie.

Mais c'était une tentative que le plus hardi aurait hésité à faire ; car ces bords, outre qu'ils étaient très-étroits, étaient couverts de coquilles et de plantes marines qui menaçaient de faire glisser le pied, et étaient de nature à effrayer les plus courageux.

C'est à cette fenêtre que Emma Keradeuc était assise.

Son coude était appuyé sur le bois, son menton reposait sur la paume de la main, et ses regards étaient fixés sur le majestueux mais froid Océan.

A ses pieds était assise Jeanne, tenant une de ses mains, et ses grands yeux rivés sur son doux visage.

— Prenez courage, dit-elle en rompant un long silence ; je sens, je suis sûre que Georges France n'est pas mort.

Emma secoua la tête, mais sans changer de position, ni sans détourner ses regards.

— S'il était mort, je l'aurais su.

— Toi ! Et pour la première fois depuis de longues minutes, Emma détacha ses yeux de sur la mer et le ciel, pour les porter sur son amie. Comment, Jeanne, dis-moi comment ?

— Dans mes songes ; je vois les morts dans mes songes.

— Il ne faut pas avoir de pareilles pensées, Jeanne, dit Emma, avec bonté, de telles visions ne sont que le produit d'une imagination surexcitée.

— Je voudrais pouvoir vous croire, répliqua Jeanne, tristement ; mais je ne puis... je n'ose pas. J'ai vu ma mère ce matin à côté de mon lit, aussi clairement que je vous vois, mademoiselle. Elle avait le même sourire sur son visage, le même air aimable dans ses yeux, que quand j'étais près d'elle, mais en la regardant, j'ai vu autour d'elle comme un drap mortuaire.

— Jeanne, chère Jeanne, ne parle pas ainsi ! dit Emma, en lui prenant la main ; tu as sans doute dormi et

— Non, non, mademoiselle, j'étais éveillée, parfaitement éveillée, comme en ce moment. Je ne conserve pas le souvenir de ce qui se passa dans mon sommeil, et ce que je vois, je l'oublie en m'éveillant ; mais c'est ma mère que j'ai vue, et elle est morte.

— J'espère que non, Jeanne.

(A continuer)